

Des changements climatiques à la question animale

Julie Jebeile (boursière UCLouvain) & Johannes Martens (chargé de recherches du F.R.S-FNRS)

Depuis plusieurs mois, la jeunesse se mobilise à l'échelle planétaire afin que la lutte contre les changements climatiques soit considérée comme une priorité politique. Cette mobilisation fait suite à ce que nous pourrions qualifier de phénomène d'*acrasie* collective et internationale: alors que nous connaissions toute l'ampleur des dégâts environnementaux présents et à venir, nous ne les avons jamais vraiment confrontés, privilégiant un horizon politique à courte vue.

Les enseignants-chercheurs, à l'UCLouvain comme en d'autres endroits du monde, ont souvent accompagné la vague récente de ces manifestations. Mais l'UCLouvain peut se targuer – bien qu'à une échelle modeste – de ne pas avoir rejoint le cortège en fin de parcours. Depuis 2014, en effet, le séminaire du Groupe de Réflexion Interdisciplinaire sur la Crise Écologique (GRICE, grice.quefutur.org), initialement mis en place par Charlotte Luyckx et Bernard Feltz, a fait de la crise écologique l'objet d'une attention exclusive, en l'envisageant à travers ses enjeux sociaux et civilisationnels.

Pour cette année académique 2018/2019, nous avons pris le parti, en tant que nouvelle organisatrice et nouvel organisateur de ce séminaire, de nous concentrer plus particulièrement sur la question animale. Pour quelles raisons s'intéresser à cette question, alors que l'urgence semble être du côté du climat? Nous pourrions justifier ce choix en quelques mots: le système climatique est un «grand tout» qui ne se réduit pas à une seule interprétation physico-chimique de ses composants; et l'intégration du monde vivant à ce schéma soulève de fait une myriade de problèmes éthiques et politiques qui ne peuvent plus être relégués au second plan.

Face à l'urgence climatique, les sciences du climat et du système Terre se sont essentiellement développées dans le but de comprendre, de prédire les changements climatiques et, par là même, de répondre à l'urgence politique d'agir face aux enjeux d'habitabilité. Ces sciences sont pluridisciplinaires, dictées par une variété de composants interconnectés, tels que les forçages radiatifs du soleil, les émissions anthropiques de gaz à effet de serre qui dépendent des évolutions socioéconomiques, les dynamiques de l'atmosphère et des océans, les rétroactions de la cryosphère ainsi que la biosphère.

La première ambition des sciences du climat et du système Terre, institutionnalisée depuis les années 1990 par les organisations internationales, comme le GIEC (OMM) et Future Earth (IGBP), est d'abord et avant tout systémique: son objectif est d'offrir une représentation globalisante qui couple les composants entre eux, dans l'espoir d'en tirer les prédictions

Numéro 23
Juin 2019

Éditeurs responsables
Alexandre Guay
Peter Verdée

Secrétariat
Benoît Thirion

les plus fiables sur l'avenir de notre planète. Une telle logique scientifique, cependant, réduit encore trop souvent l'intégration du vivant dans les modèles de circulation générale à la seule intégration du cycle du carbone. Pour la plupart des acteurs des sciences du système Terre, cela ne suffit pas. Ceux-ci mettent l'accent sur l'étude des interactions multiples entre l'ensemble des organismes et de l'environnement, et sur la régulation de l'environnement par la vie.

Le vivant doit donc occuper une place plus importante dans l'étude des changements climatiques. Par ailleurs, plus encore que la place de l'humain, ce sont bien les conditions d'habitabilité des espèces animales, et en somme, la vie, que menacent aujourd'hui les changements climatiques. Il est donc de notre devoir de ne pas laisser la question animale se faire «climatiser» (Aykut et Dahan 2014) ou effacer par une vision anthropocentrée des enjeux actuels. Les rapports de l'IPBES offrent à cet égard un triste bilan et des perspectives accablantes à propos de la biodiversité.

Dans ce contexte, la question animale doit être abordée de front avec celle des changements climatiques. Un panel de questions émerge: Avons-nous un devoir de conservation des espèces animales? Devons-nous y voir comme seul intérêt la préservation de l'habitabilité pour l'humain? Nous pourrions objecter à cette nécessité d'intégrer les autres espèces à l'équation du problème la *spécificité* de l'humain, pris dans sa dimension de supériorité vis-à-vis des autres espèces. Mais cet argument ne tient pas. Car l'homme est dans une relation de triple continuité relativement au monde vivant – ontologique (la sensibilité animale ne diffère pas radicalement de la sensibilité humaine), généalogique et écologique. Aussi, intégrer la question animale à celle de l'urgence climatique, c'est *in fine* être amené à repenser les conditions d'un «vivre ensemble», et prendre la mesure des enjeux climatiques à une échelle plus large, plus juste.

Alumna à l'honneur Carmela Morici

Carmela Morici est responsable des partenariats et de la communication à l'Eden, centre culturel de Charleroi

À quelle époque avez-vous étudié la philosophie et quelles étaient vos motivations?

J'ai débuté mon cursus en septembre 1997. J'étais une jeune adulte (ou vieille ado) pleine de questions, j'étais habitée par le doute depuis l'enfance et aucune des tentatives de réponse que l'école ou ma famille m'avaient apportées ne m'avaient donné entière satisfaction. Je n'avais aucune idée de ce que l'avenir pouvait me réserver, ni ce que je voulais faire dans la «vraie» vie.

La philosophie me semblait être la manière idéale de poursuivre mon questionnement. Je n'ai pas été déçue puisque loin de m'apporter des réponses toutes faites, mes quatre années de philo m'ont donné une méthodologie pour questionner encore et encore. Méthodologie et esprit critique qui me sont, encore aujourd'hui, d'une toute grande utilité.

Aviez-vous des matières «préférées»?

Mes souvenirs ne sont plus très affutés mais la métaphysique et l'anthropologie étaient les deux disciplines qui attiraient le plus mon attention. Mon mémoire, encadré par Michel Dupuis s'intitulait *L'incarnation comme exposition, pour une anthropologie de l'art coprorel*. Un titre bien pompeux quand j'y repense près de 20 ans plus tard.

Depuis, les chemins de la vie m'ont éloignée de la philosophie en tant que telle. J'en ai gardé une méthodologie, un esprit, une forme de doute et de rigueur mais n'ai plus pris le temps de suivre l'actualité philosophique.

Votre transition vers la vie professionnelle fut-elle de tout repos?

Je ne suis pas passée de suite dans la vie professionnelle. J'ai poursuivi par une agrégation et un DEC en journalisme. Je suis donc arrivée sur le marché du travail en 2004. J'ai débuté immédiatement ma carrière par un grand écart (idéologique et géographique) puisque je travaillais à la fois comme coordinatrice pour Article 27 (asbl de médiation culturelle) à Charleroi et comme journaliste indépendante notamment pour Radio Contact (qui devint rapidement le groupe RTL) à Bruxelles.

La philo ne me semble pas avoir été suffisante, mais absolument nécessaire. Quel que soit le métier que j'ai exercé, je pense avoir pu me démarquer par le recul critique et le questionnement permanent qui habitaient mes démarches. Mon parcours m'a également offert un esprit de synthèse et une rigueur bien utiles.

Vous participez à l'animation d'un des plus grands centres culturels en Région Wallonne. Y a-t-il un «espace» qui permet d'articuler la philosophie et les pratiques culturelles?

Je ne me sens pas légitime pour répondre de manière globale à cette question. Je peux simplement vous dire que dans mon quotidien, à la coordination de l'action culturelle de l'Eden, mon «passif» de philosophe m'apporte beaucoup. Plus largement, au Centre Culturel nous défendons une vision anthropologique de la Culture, une approche qui dépasse les arts de la scène en défendant un objectif de «faire ville ensemble», en nous investissant dans la création d'un imaginaire urbain commun notamment au travers de la redynamisation du Carnaval de Charleroi. Pour ce faire, nous nous documentons beaucoup sur le sens de divers rituels, etc. Ici aussi mes anciens réflexes sont les bienvenus.

Entretien avec un chercheur Gregory Vandamme

En quelques mots, quel fut votre parcours jusqu'ici?

J'ai commencé par un Bac en histoire médiévale à l'Université Saint-Louis, et un double Bac en philosophie, que je n'ai malheureusement pas pu achever, car ma bourse m'empêchait de faire une quatrième année pour le compléter. J'ai ensuite continué avec un Master en sciences des religions à l'UCLouvain. C'est là que je me suis spécialisé sur le soufisme et la pensée islamique, même si ces objets de recherche étaient déjà au centre de mes intérêts depuis longtemps. Depuis trois ans, je bénéficie d'une bourse FNRS-FRESH pour ma recherche doctorale, sous la direction du Pr. Bonmariage à l'ISP.

Quel est le thème de votre travail actuel?

Je travaille sur la pensée d'Ibn 'Arabî (m. 1240) qui est l'un des penseurs majeurs de l'histoire intellectuelle islamique. Il est à la fois très célèbre et très obscur, très influent et très polémique, très traditionnel et très iconoclaste. Tout cela fait que c'est à la fois un réel plaisir et un grand défi de travailler sur ses textes!

Ma recherche porte sur la notion de hayra, qu'on pourrait traduire par «perplexité». C'est un terme très ambigu dans la pensée islamique, plutôt négatif chez de nombreux philosophes, l'exemple le plus célèbre étant le *Guide des perplexes* de Maïmonide, qui vise précisément à sortir de cette

perplexité par un raisonnement juste et fiable. Pour Ibn 'Arabî, qui s'inscrit en cela dans la continuité des penseurs soufis anciens, la hayra est au contraire ce qui vient parfaire la connaissance, en ce qu'elle permet d'ouvrir indéfiniment à un au-delà de la connaissance rationnelle et de l'expérience sensorielle. Autrement dit, le processus réflexif et l'expérience sensible ne sont toujours pour lui que des dimensions d'une connaissance plus englobante, qui relève plutôt d'un état d'être que d'une modélisation juste.

Cette notion n'a pas été théorisée doctrinalement par Ibn 'Arabî, mais on la retrouve disséminée dans toute son œuvre. J'essaie donc d'en proposer une première approche synthétique, afin de voir si elle est bien utilisée par lui comme une notion aux contours définis et aux implications cohérentes. Je me penche plus particulièrement sur son utilisation dans des questions d'épistémologie et de métaphysique, ainsi que dans l'herméneutique coranique qui en découle.

Comment définir le soufisme? Quels sont sa place et son impact aujourd'hui?

Très vaste question! De manière très synthétique je dirais que le soufisme désigne une certaine dimension de l'expérience religieuse et de la pensée en Islam. Il est devenu une réalité identifiable au moment même (ix^e s.) où se sont constitués ses courants théologiques, juridiques, et philosophiques. Il a pris de nombreuses formes d'expressions – intellectuelles, artistiques, sociales – à travers l'histoire, et a occupé une place centrale dans la vie culturelle et religieuse des pays musulmans depuis lors. La colonisation, la modernisation, et la propagation d'un islam réformé et fondamentaliste (le wahhabisme) ont mis à mal cette position. Certains pays ont mieux réussi que d'autres à préserver cet héritage, et en Europe de plus en plus de musulmans redécouvrent la richesse de cette littérature et de cette culture. Je dirais donc que le soufisme a un potentiel immense pour impacter la manière de penser et de vivre des musulmans d'aujourd'hui et de demain. Mais cela ne va pas sans son lot d'instrumentalisations et de caricatures, et les études critiques de la pensée soufie, comme celle que je mène, doivent aussi permettre à mon sens d'empêcher qu'on fasse n'importe quoi avec ces textes.

Quelles opportunités l'environnement de l'UCLouvain offre-t-il pour de telles recherches?

L'UCLouvain possède une véritable tradition d'étude de la pensée islamique. En 1935 le Pr. Régnier publiait d'ailleurs dans Le Muséon une traduction d'un petit traité d'Ibn 'Arabî. Plus récemment, le Pr. Michot puis à sa suite la Pr. Bonmariage ont chacun à leur manière instauré une véritable culture d'excellence, reconnue internationalement dans la recherche en pensée islamique. La BISP possède par ailleurs une bibliothèque de qualité dans le domaine de la mystique spéculative islamique, qui m'intéresse plus particulièrement. Au-delà de cela, le fait de travailler à l'ISP me permet d'échanger avec des chercheurs d'horizons philosophiques divers, ce qui me permet d'enrichir ma propre compréhension des questions que je travaille dans ma recherche, et de déplacer sans cesse mon point de vue. Une manière de faire qui aurait beaucoup plu à Ibn 'Arabî!